

M. Dunbar agita la sonnette. Un vieux serviteur sans livrée apparut aussitôt.

— Qu'avez-vous fait des bagages envoyés de Southampton ici ? demanda le banquier.

— On les a déposés dans l'ancienne chambre à coucher de M. Dunbar père, répondit le valet.

— Très-bien, faites-y porter de la lumière et qu'on ouvre les portemanteaux et les malles.

Il tendit un paquet de clefs au domestique et le suivit hors de la salle. Dans le vestibule il s'arrêta tout à coup en entendant une voix de femme.

Le vestibule de la maison de Portland-Place était divisé en deux compartiments séparés l'un de l'autre par une porte à deux battants dont les panneaux supérieurs étaient en verre poli. Il y avait le fauteuil du concierge dans le premier compartiment et une lampe en bronze était suspendue au plafond voûté.

La porte de communication entre les deux compartiments était entr'ouverte et la voix qu'Henri Dunbar avait entendue était celle d'une femme qui parlait au concierge.

— Je suis la fille de Joseph Wilmot, disait cette femme, M. Dunbar avait promis de me recevoir à Winchester, mais il n'a pas tenu parole ; il est parti sans me voir ; il faudra pourtant bien qu'il me reçoive tôt ou tard, car je le suivrai partout où il ira jusqu'à ce que j'aie vu sa figure et que je lui aie dit ce que j'ai à lui dire.

La jeune fille ne parlait pas à haute voix ni avec violence. Il y avait dans son ton un sérieux qui annonçait une détermination bien mieux que ne l'auraient fait des éclats de voix bruyants et passionnés.

— Bonté divine ! jeune fille, s'écria le concierge, pensez-vous donc que je vais aller porter un pareil message à monsieur Dunbar ? Mais ce serait perdre ma place du coup. Retournez à vos affaires, miss, et ne revenez plus dans une maison comme celle-ci dérangée de leur dîner les gens qui en sont les maîtres.

J'aimerais mieux me charger d'une commission pour les tigres du jardin zoologique au moment de leur pâture que de paraître devant M. Dunbar pendant qu'il savoure son bordeaux.

M. Dunbar s'arrêta pour écouter cette conversation et retourna ensuite à la salle à manger en faisant signe au valet de le suivre.

— Apportez-moi une plume, de l'encre et du papier, dit-il.

Le domestique roula auprès du millionnaire une petite table à écrire. Henri Dunbar s'assit et écrivit les quelques lignes suivantes de cette main ferme et aristocratique qui était si familière aux commis en chef de la maison de banque :

« La jeune personne qui déclare être la fille de Joseph Wilmot est informée que M. Dunbar refuse de la voir soit maintenant soit plus tard. Il est parfaitement résolu sous ce rapport et la jeune personne fera bien de renoncer au système de persécution qu'elle met en pratique en ce moment. Si elle n'y renonce pas, on enverrait à la police le récit détaillé de sa conduite, et des mesures énergiques seraient aussitôt prises pour que M. Dunbar soit délivré de ses obsessions. A cet avis M. Dunbar ajoute pour la jeune personne une somme d'argent qui lui permettra de vivre pendant quelque temps dans l'aisance et l'indépendance. D'autres envois lui seront faits à de courts intervalles si elle se conduit convenablement et ne cherche plus à tourmenter M. Dunbar. »

« Portland-Place, 30 août 1850. »

Le banquier tira son portefeuille, écrivit un cheque de cinquante livres, et le glissa dans le billet qu'il venait d'écrire ; il sonna ensuite, et donna le billet au valet qui répondit au coup de sonnette.

— Portez ceci à la jeune personne qui est dans le vestibule, dit-il.

M. Dunbar suivit le valet jusqu'à la porte de la salle à manger et écouta sur le seuil. Il entendit le domestique parler à Marguerite Wilmot en lui remettant la lettre, puis le bruit que fit la jeune fille en déchirant l'enveloppe.

Il y eut une pose durant laquelle Henri Dunbar attendit avec beaucoup d'inquiétude. Cette pause ne

fut pas longue. Marguerite parla tout à coup, et sa voix claire et sonore retentit dans tout le vestibule.

— Dites à votre maître, s'écria-t-elle, que je mourrai de faim plutôt que d'accepter quelque chose de lui. Racontez-lui aussi le cas que je fais de son généreux cadeau.

Il y eut une autre courte pause, et puis, au milieu du silence de la maison, Henri Dunbar entendit le craquement d'un papier qu'on déchire et qu'on jette violemment à terre, puis le bruit de la grande porte de la maison qui se refermait sur la fille de Joseph Wilmot.

Le millionnaire se couvrit la figure de ses deux mains et laissa échapper un long soupir, mais il releva bientôt la tête, haussa les épaules avec un geste d'impatience et monta lentement l'escalier éclairé.

Les appartements qui avaient été occupés par Perceval Dunbar comprenaient la plus grande partie du second étage de la maison de Portland-Place. Il y avait une chambre à coucher spacieuse, un cabinet de travail confortable, un cabinet de toilette, une salle de bain et une antichambre. L'ameublement était beau, mais lourd dans son genre, et malgré leur splendeur, les chambres étaient tristes. Tout y était sombre et massif. La maison était vieille, et les cinq fenêtres faisant face à la rue étaient longues et étroites, et renfermaient dans leur encadrement de larges rebords en chêne. Les murs étaient couverts d'un papier vert sombre qui ressemblait à du drap. Les pas étaient assourdis par un sombre tapis de Turquie très épais. Les volumineux rideaux qui abritaient les fenêtres et masquaient le grand lit en bois de rose sculpté étaient d'un vert sombre paraissant noir à la lumière.

Les chaises et les tables massives étaient en chêne noir et recouvertes de tapis ou de coussins en velours vert. Quelques peintures de prix, des vieux maîtres dans des cadres en chêne et or étaient accrochées aux murs, à de grandes distances les unes des autres. Un crucifix en ivoire était le seul ornement de la cheminée, haute et bâtie à l'antique.

Deux bougies dans de vieux chandeliers en argent, brûlaient sur une table à écrire auprès de la cheminée, et dessinaient un cercle de lumière dans la chambre obscure. Tous les bagages d'Henri Dunbar avaient été déposés dans cet appartement. Il y avait des malles et des portemanteaux de presque toutes les formes et de toutes les dimensions, et un domestique achevait de les ouvrir quand le banquier entra dans la chambre.

— Vous coucherez ici ce soir, monsieur ? je présume, dit le domestique interrogativement au moment où il se disposait à se retirer. Mistress Perkins a pensé que ces appartements étaient ce qu'il y avait de plus convenable pour vous.

Henri Dunbar jeta tout autour de lui un long regard pensif.

— N'y a-t-il pas d'autre chambre où je puisse coucher, dit-il, celle-ci me paraît horriblement triste ?

— Il y a une chambre réservée à l'étage au-dessus.

— Très-bien ; alors, faites-la préparer pour moi. J'ai beaucoup d'arrangements à faire, et je veillerai tard.

— Avez-vous besoin de mes services, monsieur ?

— Non ; occupez-vous de la chambre au-dessus. Est-elle exactement dans la même situation que celle-ci au troisième étage ?

— Oui, monsieur.

— Alors, je saurai la trouver tout seul. Il n'est pas nécessaire que quelqu'un veuille pour moi. Avertissez miss Dunbar que je ne la reverrai pas ce soir, et que je partirai pour Maudeley-Abbey demain dans la journée. Qu'elle fasse ses préparatifs en conséquence, entendez-vous ?

— Oui, monsieur.

— Alors, vous pouvez vous retirer. N'oubliez pas que je ne veux pas être dérangé ce soir.

— Vous ne désirez rien de plus, monsieur ?

— Rien.

Le valet se retira. Henri Dunbar le suivit jusqu'à la porte. écouta le bruit des pas dans le corridor et sur l'escalier, puis il donna un tour de clef. Il revint au centre de la chambre, et, s'agenouillant devant l'un des portemanteaux ouverts, il en sortit tout ce qu'il

contenait, lentement, article par article, et entassa le tout sur le parquet. Il en fit autant pour toutes les malles ; jetant les habits de côté et portant les papiers sur la table à écrire, où il les empila. Cette occupation dura très-longtemps, et les aiguilles d'une pendule antique placée sur une console dans un coin de la chambre marquaient minuit quand le banquier s'assit à la table et commença à trier et à classer ses papiers.

Cette opération dura plusieurs heures. Les bougies étaient presque entièrement consumées, et la flamme vacillait faiblement dans les bobèches. M. Dunbar s'approcha de l'une des fenêtres, écarta le rideau en drap vert, fit jouer la lourde espagnolette et laissa pénétrer l'air frais du matin dans la chambre. Mais il continua son œuvre, lut de vieux documents, noua des papiers jaunés, prit des notes sur le dos des lettres, et d'autres notes sur son agenda, exactement comme à l'hôtel de Winchester. Le soleil dardait ses rayons sur le tapis de Turquie aux couleurs sombres, et le bruit des voitures se faisait entendre dans la rue lorsque le banquier eut achevé son travail. Il avait arrangé tous les papiers avec une précision inusitée et les avait remis dans l'un des portemanteaux, mais les habits restèrent entassés sur le paquet, dans l'état où ils étaient tombés quand il les avait retirés des malles.

M. Dunbar ne se borna pas à cette minutieuse inspection. Avant de quitter la chambre, il fit quelque chose encore. Parmi les papiers qu'il avait classés sur la table à écrire, se trouvait une petite boîte carrée en maroquin contenant une photographie sur verre. Il tira cette peinture de la boîte, la jeta sur le parquet en chêne poli, à un endroit que ne couvrait pas le tapis de Turquie, et la broya sous le lourd talon de sa botte. Même après qu'elle fut réduite en morceaux, il ne trouva pas complète son œuvre de destruction, car il piétina les fragments jusqu'à ce qu'il ne restât plus de la peinture qu'une poignée de petits grains de verre. Il les éparpilla avec son pied, mit dans sa poche la boîte en maroquin vide, et monta à l'étage au-dessus, qu'éclairait le soleil du matin.

Il était six heures passées, et M. Dunbar entendit les voix des servantes dans l'escalier de service pendant qu'il montait chez lui. Il se jeta tout habillé sur son lit et s'endormit profondément.

A trois heures de l'après-midi, M. Dunbar quitta Londres pour se rendre à Maudeley-Abbey, en compagnie de sa fille et d'Arthur Lovel.

XXIV.—TRIPLE SOUPÇON

On ne fit pas d'autres découvertes au sujet du meurtre qui s'était commis dans le bosquet entre Winchester et Sainte-Croix. La police mit tout en œuvre pour trouver le meurtrier, mais ses recherches furent sans résultat. Une bonne récompense fut offerte par le gouvernement à quiconque s'emparerait du coupable et M. Dunbar lui-même en promit une plus grande encore en déclarant que son honneur et sa réputation étaient intéressés à la découverte du véritable meurtrier.

La seule trace à l'aide de laquelle la police espérait découvrir l'assassin, c'était le butin que lui avait valu son crime, le contenu du portefeuille qui avait été vidé et les habits qui avaient été enlevés au cadavre de la victime. Au moyen des indications que pourraient fournir ces objets, les agents de la police secrète comptaient mettre la main sur le coupable, mais leurs espérances furent déçues. Toutes les boutiques des prêteurs sur gages de Winchester et des villes environnantes furent fouillées sans amener le moindre résultat. Personne n'avait vendu ou engagé dans un rayon de quarante milles autour de la ville des habits qui eussent la moindre ressemblance avec ceux qui portaient le mort et qu'on avait vus sur lui. La police finit par désespérer. La récompense était chose bonne à prendre, mais le mystère semblait impénétrable et petit à petit on cessa de s'occuper du meurtre. Insensiblement les commères se résignèrent à l'idée désolante que le secret du meurtre de Joseph Wilmot resterait à tout jamais un secret. D'autres assassins